

LiRE: fr

Frondeur sur canapé

par Delphine Peras

Lire, novembre 2007

■ Philippe Sollers livre une autobiographie narcissique et indigeste.

On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même, ce n'est pas Philippe Sollers qui dira le contraire, thuriféraire notoire de ses propres oeuvres. Il en fait derechef la démonstration dans un nouveau livre intitulé *Un vrai roman*, sous-titré *Mémoires*. Pourquoi pas? A 70 ans, la tentation du rétroviseur vaut celle de Venise, et Philippe Sollers reste le mieux placé pour raconter sa vie. Qui plus est, celle d'une personnalité aux premières loges de la scène littéraire et intellectuelle française depuis un demi-siècle. Pareille existence ne doit pas manquer de sel romanesque, c'est sûr. Las, Sollers le dilue promptement dans un bouillon narcissique écoeurant, finalement imbuvable. Dommage, car il avait de quoi nous régaler, Philippe Joyaux, né en 1936 dans

une famille d'industriels bordelais pittoresques. Il avait de quoi nous émouvoir, le jeune garçon victime de maladies à répétition - entre asthme chronique et surdité précoce -, qui le pousseront à se réfugier dans la lecture et l'écriture. Mais l'écriture, justement, est débraillée, l'ego dégainé à tout-va. La recette manque de tenue. Pourtant, les ingrédients étaient de premier choix. De Francis Ponge à François Mitterrand, les portraits ouvrent l'appétit. D'Alain Robbe-Grillet à Pascal Quignard, les piques font saliver. De Mao à Jean-Paul II, on espère en savoir plus sur des spécialités intrigantes. Sans oublier l'aventure de sa revue *Tel quel*, dont on se réjouit à l'avance de pénétrer les cuisines. Peine perdue. Il y avait la matière, il n'y a pas la manière. Sollers, c'est Monsieur Sans-Gêne. Même quand il fait mine d'être lucide, l'auteur de *La guerre du goût* se donne le beau rôle, quitte à prendre ses aises avec la réalité. Avec son maoïsme passé, par exemple, un engagement ferme devenu ici une «folie Mao» circonscrite aux talents poétiques du Grand Timonier.

L'écrivain Philippe Sollers (un mot latin, contraction de *sollus* et *ars*: «tout à fait industriel, habile, adroit, ingénieux», indique l'intéressé) est né, lui, en 1957, de l'adoubement d'un François Mauriac applaudissant sa nouvelle *Le défi*, dans les colonnes de *L'Express*. Une

nouvelle «archaïque et sans intérêt», précise Sollers, tout en insistant sur la reconnaissance mauriacienne. Paradoxe? Non, premiers symptômes d'une ambition déguisée en vocation. Sollers? Des écrits indigents mais de l'entregent. Entrez dans la danse: Sollers et Mauriac, Sollers et Aragon, Sollers et Breton, Bataille, Barthes, Lacan... Le cercle peut s'élargir à loisir, dans le temps et dans l'espace: bienvenue à Sade, Voltaire, Casanova, Mozart, Picasso, Céline, Molière, Rimbaud, Nietzsche, etc. Sollers et ses amis. Mieux, Sollers et ses égaux! Sollers et son ego... On n'en sort pas. On en oublie sa belle érudition, ses accents de sincérité dans l'admiration, sa curiosité gourmande, son anticonformisme, son intelligence. Reste un plaidoyer assourdissant pour la permanente modernité de la geste Sollers, pour ses prises de position forcément rebelles. «Je continue de préférer la fronde aux sermons», écrit-il dans ces soi-disant Mémoires. Quelle fronde? Il n'est question que de gloire, gloire à Sollers au plus haut des cieux artistiques, philosophiques, médiatiques.

Prédicateur inlassable de son évangile

Résultat: il en faut de l'abnégation pour venir à bout de cette autobiographie indigeste, alourdie par l'insistance de ce piètre graphomane à rappeler le titre, l'audace, le contenu, la genèse, l'originalité, etc. de ses écrits; à en citer constamment des extraits, en prédicateur inlassable de son propre évangile, prosélyte au point de reproduire

l'intégralité de son article «La France moisie» paru dans Le Monde en 1999, tel un glorieux fait d'armes anti-sarkozyste avant l'heure. Pire, le chapitre intitulé «Débuts» reprend les premières lignes de Femmes, Portrait du joueur, La fête à Venise, Studio, Passion fixe, etc. Onze débuts pour du pur remplissage mais aussi une mise en bouche risquée, qui dissuade de se resservir. Pas de doute, Sollers est bien à la littérature ce que le gâteau de monsieur Preskovic (in Le père Noël est une ordure) est à la gastronomie. C'est «kloug», tout simplement. A la longue, c'est saoulant. Et ce livre-là donne carrément la gueule de bois. Il est grand temps que Philippe Sollers nous mette au régime sec, autrement dit qu'il prenne une vraie retraite

Delphine Peras

Lire, novembre 2007

